

Jean-Sébastien Macke

◀ « Gloire à Zola »... ▶

Une panthéonisation en musique et en chansons

Le 4 juin 1933, dans la crypte du Panthéon, le compositeur Alfred Bruneau prononce un discours solennel, célébrant le vingt-cinquième anniversaire de la translation des cendres d'Émile Zola au Panthéon. Pour lui, c'est l'occasion de revenir sur cette cérémonie officielle au cours de laquelle « l'hommage suprême de la nation serait décerné à Zola, que la justice éclatante serait rendue à Celui qui se sacrifia pour elle et pour la Vérité¹ ». Avec beaucoup d'émotion, il se souvient du combat de Zola pour la défense du capitaine Dreyfus, rappelant le courage et la ténacité de l'écrivain :

Cette époque rayonnante de générosité, de flamme, de foi, fut dominée par l'immense figure de Zola ; ce réveil terrible de notre admirable pays, cette indignation furieuse des peuples, cette universelle soif d'équité se sont révélés sous le souffle irrésistible de Zola. Et, durant tant d'années d'angoisses, de luttes et de persécutions, pas une minute celui-ci n'a douté de la victoire qu'un destin féroce l'empêcha de voir complète et définitive².

C'est à la demande des enfants de Zola, Denise Le Blond-Zola et Jacques Émile-Zola, qu'Alfred Bruneau est amené à prononcer ce discours. Parce qu'il est le dernier des amis intimes de l'écrivain encore vivant – et parce qu'il participe activement à l'organisation de cette cérémonie dans laquelle la musique tient une place centrale.

1 Discours prononcé par Alfred Bruneau pour le vingt-cinquième anniversaire du transfert des cendres d'Émile Zola au Panthéon, coll. Puaux-Bruneau.

2 *Ibid.*

Examinons donc quel rôle a été le sien dans l'organisation de cette cérémonie, quelle place fut celle de la musique et quels symboles sous-tendent cette programmation musicale, au regard des (du) discours des hommes politiques et, enfin, comment, dans la rue, les chansonniers s'emparent de l'événement.

Souvenons-nous, tout d'abord, de la mort de Zola, qui fut, pour Alfred Bruneau, une blessure inguérissable. Émile Zola absent, c'est toute la carrière musicale du compositeur qui est remise en question. Comme en témoigne sa correspondance, adressée à son épouse Philippine, il semble vouloir mettre un terme définitif à ses activités musicales. Ce qui est corroboré par cette lettre du 17 octobre 1902, adressée à Fernand Labori deux semaines après les obsèques de Zola :

Cher ami,

Comme j'en avais le projet hier, je suis allé voir mon médecin cet après-midi. Celui-ci m'a trouvé plus souffrant que je ne croyais. L'état de surexcitation où je suis nécessite une renonciation assez longue à tout travail cérébral, un changement d'air, de vie et d'idées. Cet état est dû, pense-t-il, non seulement au coup terrible que je viens de recevoir, mais au surmenage que je me suis imposé l'été dernier. Étant à ma table dix heures par jour, durant mes quatre mois de vacances, afin de finir ma partition [*L'Enfant roi*] que je me faisais une joie de montrer à mon bon Zola. [...] Il est plus digne que je pleure en silence celui dont la mort m'a mis au cœur une impérissable blessure³.

Heureusement, grâce au soutien de son épouse et de ses proches amis, Bruneau se remet rapidement au travail, composant la musique de *Lazare*, dont Zola avait écrit le texte quelques années auparavant, achevant *L'Enfant roi* et imaginant d'autres opéras d'après les romans de Zola. C'est donc tout naturellement qu'Alfred Bruneau est associé, avec Fernand Desmoulin, en tant que proche de Zola, à l'organisation de la cérémonie de la panthéonisation. Le compositeur approuve totalement la loi votée par le Parlement, contrairement à Mme Zola qui se confie à Philippine Bruneau dans une lettre datée du 14 juillet 1906 :

3 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Labori, 17 octobre 1902, fonds Labori, Bibliothèque nationale de France. Cette lettre m'a été aimablement transmise par Gwendoline Gebet, qui travaille au classement du fonds Labori.

Desmoulin m'a télégraphié hier que la Chambre avait voté, par 350 voix contre 210, le transfert de mon pauvre mari au Panthéon⁴. Je lui ai écrit tout à l'heure que je m'y opposais formellement, et je lui en donne mes raisons qui, je crois, lui paraîtront péremptoires⁵.

Ce à quoi, Bruneau répond d'une manière catégorique, d'après ses souvenirs d'À l'ombre d'un grand cœur :

Un matin, on m'apporta la carte de l'avocat Leblois, le conseiller dévoué, brave et intelligent de Picquart pendant l'affaire Dreyfus. Je le connaissais peu. Étonné, je le fis entrer. Il semblait gêné, hésitant à m'avouer ce qui l'amena chez moi. Et voici ce qu'il me dit, après maintes réticences :

– Puisque Madame Zola est mécontente de la loi nouvelle, le Gouvernement pourrait ajourner...

Bondissant, je ne laissai pas achever sa phrase.

– Ce serait une reculade indigne, profèrai-je rudement. Il faut supprimer, dans le cas présent, toute considération de sensibilité personnelle et n'envisager que le caractère même de cette loi qui est un hommage national rendu à l'héroïsme civique et au génie littéraire d'Émile Zola. Je suis tranquille : ni Clemenceau, ni Picquart ne sont capables de faiblesse. Zola ira au Panthéon⁶.

Bruneau est ainsi obligé de s'opposer fermement à Alexandrine, comme il le fait, à la même époque, pour une reprise controversée de *l'Attaque du moulin* au théâtre de la Gaîté. De là datent certainement les premières mésententes entre les deux amis, qui n'iront cependant jamais jusqu'à la rupture...

Ses préoccupations seront, dès le départ, d'ordre musical et iront au gré des aléas de la mise en œuvre de la loi de panthéonisation. Comme le remarque Alain Pagès, « le délai qui s'est écoulé entre la décision du transfert des cendres [juillet 1906] et le moment de sa réalisation effective [juin 1908] s'explique par la vigueur de l'opposition parlementaire⁷ ». Le gouvernement a d'abord choisi la date du 27 juin 1907. Dans une lettre du 14 juin de la même année, adressée à Desmoulin, Bruneau s'inquiète :

Je ne vois rien dans les journaux, relativement à la Cérémonie du Panthéon et, d'autre part, Madame Zola m'écrit que cette cérémonie n'aura sûrement pas lieu le 27. Cela m'inquiète beaucoup car, si elle était renvoyée au commen-

4 Après les rectifications de vote, le résultat définitif est le suivant : 316 voix pour, 165 voix contre (voir Alain Pagès, *Émile Zola, De J'accuse au Panthéon*, Éditions Lucien Souny, 2008, p. 378).

5 Lettre d'Alexandrine Zola à Philippine Bruneau, 14 juillet 1906, coll. Puaux-Bruneau.

6 Alfred Bruneau, *À l'ombre d'un grand cœur*, Slatkine, 1980, p. 223.

7 Alain Pagès, *Émile Zola, De J'accuse au Panthéon*, op. cit., p. 311.

cement de juillet, je ne sais comment je m'arrangerais avec les concours du Conservatoire qui, à partir du premier de ce mois, me prendront tous les jours sauf le dimanche. D'ailleurs, après la fin de juin, il n'y a plus personne à Paris et ça aurait l'air d'un escamotage. Il faut à tout prix l'éviter⁸.

Puis Alfred Bruneau pose des questions tout à fait pragmatiques. Si la cérémonie se déroule en juillet 1907, comment Georges Marty, directeur de la Société des concerts du Conservatoire, éminent condisciple de Bruneau, serait en mesure de constituer un orchestre convenable alors que « tous les bons artistes sont dans les casinos, à partir du premier de ce mois, et qu'il lui serait plus difficile à lui-même de se rendre libre si tard⁹ » ?

Et Bruneau de vouloir reporter la cérémonie à une date plus propice :

Tu vois ce que deviendrait cette cérémonie avec un chef d'orchestre sans talent ni prestige et avec un orchestre de rencontre, de hasard, forcément mauvais. Il me semble que si l'on renonçait au mois de juin, il vaudrait mieux, pour toutes les raisons que je t'ai déjà indiquées et pour celles-ci, reporter la cérémonie au 28 septembre. Elle aurait, du fait même de l'anniversaire, une solennité particulière. Il faudrait aussi obtenir un dimanche, décidément¹⁰.

Mais, dès le 19 juin, Bruneau est rassuré car on annonce la cérémonie pour le 24 juin. Il se confie à Desmoulin, voulant à tout prix le seconder dans tous les détails de l'exhumation et l'aider à rendre à Zola les « suprêmes devoirs » : « As-tu causé avec l'architecte de la décoration du monument et de cette barrière, affreuse, selon moi, séparant les invités de l'orchestre¹¹ ? » Pour Bruneau, il ne saurait en effet y avoir d'obstacle entre le peuple et l'écrivain ainsi célébré par la République ! Finalement, la cérémonie est une nouvelle fois reportée, et Bruneau d'écrire à Desmoulin cette lettre à la fois désabusée et pleine d'espérance : « Il n'était pas possible que cette cérémonie eût le caractère que nous voulions lui donner dans les circonstances présentes. Je t'embrasse tendrement et tristement en songeant au retard que subit la réalisation de nos rêves¹²... »

Très rapidement, l'esprit de Bruneau est accaparé par l'élévation d'une statue à la mémoire de Zola en plein Paris. Ceci fait l'objet d'une correspondance acharnée entre Desmoulin et lui dès juillet 1907. À ce même moment, il confie à son ami les craintes de Mme Zola au sujet de cette fameuse panthéonisation :

8 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 14 juin 1907, coll. Puaux-Bruneau.

9 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 15 juin 1907, coll. Puaux-Bruneau.

10 *Ibid.*

11 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 19 juin 1907, coll. Puaux-Bruneau.

12 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 21 juin 1907, coll. Puaux-Bruneau.

Je reçois de Madame Zola un mot affolé au sujet de cet extraordinaire article du *Gil Blas* où l'on raconte que Clemenceau et Lépine ont ajourné la cérémonie du Panthéon parce qu'ils avaient appris que les nationalistes jetteraient le cercueil de Zola dans la Seine, au moment où il serait sur le pont des Saints-Pères. Elle paraît persuadée que c'est vrai. Cela me désole, car la pauvre femme en souffre cruellement et je crains qu'elle ne fasse des difficultés quand l'heure du transfert arrivera. Évidemment, c'est une histoire à dormir debout, inventée de toutes pièces par un reporter à court de copie. Informe-toi donc, cependant, de ce que ça signifie et écris à Madame Zola de ne pas se tourmenter. Tu juges dans quel état elle est¹³.

Bruneau est ainsi le témoin des reports successifs de la cérémonie, ressentant toutes ces péripéties dans sa propre chair, à l'image de ce que vit Alexandrine Zola. Dans une lettre du 12 février 1908 adressée à André Antoine, le compositeur se félicite que la cérémonie soit finalement fixée au 2 avril de la même année, date anniversaire de la naissance de l'écrivain. Au débotté, Bruneau demande à Antoine de reprendre les représentations de la *Faute de l'abbé Mouret*, créé au théâtre de l'Odéon l'année précédente : « Ce serait un bien touchant hommage que vous rendriez au grand mort que Paris va fêter et nous aurions là un public particulièrement chaleureux et nombreux, je crois¹⁴. » Antoine n'y répondra pas favorablement, ce qui met Bruneau hors de lui et l'amène sur le terrain très pragmatique de l'argent :

Je regrette que vous ne donniez point suite à notre projet et que vous soyez, m'écrivez-vous, « trop tourmenté » pour le faire. Vous ajoutez que « la musique est ruineuse ». Pas la mienne, si j'en crois, du moins le rapport de M. Buyat qui dit textuellement : « La moyenne des recettes de la *Faute de l'abbé Mouret* a été telle que les dépenses ont été couvertes ». Je n'ai donc pas à me reprocher d'avoir contribué à vos ennuis d'à présent et j'en suis heureux, car vous savez combien je vous admire et combien je vous aime¹⁵.

C'est donc le 4 juin 1908 qui est finalement choisi pour la cérémonie. Bruneau raconte dans ses souvenirs que c'est Desmoulin et lui, membres du comité d'organisation présidé par Henri Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts et aux Cultes, qui choisissent dans les caveaux du Panthéon l'endroit exact où serait déposé Zola : tout à côté de Victor Hugo :

Ces caveaux étroits, sinistres, faiblement éclairés par la lumière vacillante d'un maigre falot, nous causèrent une impression lamentable qui ne manqua

13 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 26 juillet 1907, coll. Puaux-Bruneau.

14 Lettre d'Alfred Bruneau à André Antoine, 12 février 1908, coll. Puaux-Bruneau.

15 Lettre d'Alfred Bruneau à André Antoine, 18 mars 1908, coll. Puaux-Bruneau.

jamais de se reproduire quand, plus tard, j'allai souvent, précédé du gardien, porter de petites fleurs à Zola. Pourquoi enfouir ainsi nos morts glorieux, les priver du soleil d'apothéose, baignant au-dessus d'eux la nef où ils pourraient être fraternellement réunis¹⁶ ?

On sent là les doutes qui, finalement, assaillent Bruneau et qui l'amènent à comprendre la première réaction hostile d'Alexandrine Zola. Se sont-ils trompés en favorisant cette cérémonie qui arrache Zola à sa famille et ses amis pour le rendre à la Nation ? On sait, par exemple, que d'autres pays sont plus cléments avec leurs figures nationales. À Prague, les grandes figures politiques et artistiques de la république tchèque reposent dans un paisible cimetière, à l'ombre d'une petite église. Environnement plus chaleureux que la crypte du Panthéon ! Parmi eux, deux musiciens, deux figures de la nation tchèque : Anton Dvorak et Biedrich Smetana...

Deux musiciens au Panthéon tchèque et pas un dans le nôtre ! On sait qu'un temps Berlioz fut pressenti pour y entrer. Un journaliste du *Monde* écrivait, le 24 juin 2003, que « rien que pour avoir orchestré *La Marseillaise*, Berlioz aurait mérité d'aller au Panthéon¹⁷ ». Mais, si aucun musicien ne repose au Panthéon, la musique fut éminemment présente lors de la cérémonie du 4 juin. Beaucoup plus que lors de la panthéonisation de Victor Hugo en 1885. En effet, un seul discours sera prononcé ce jour-là par Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Clemenceau, bien que présent, choisissant de se taire. Comme l'écrit Alain Pagès, « la musique sera chargée de suppléer à cette parole défaillante¹⁸ ». Et Michel Drouin de renchéir, en rappelant ces paroles de Clemenceau : « Je veux beaucoup de musique¹⁹ », sans doute pour limiter les discours au minimum !

Intéressons-nous donc à ce programme musical dont la structure est la suivante. La cérémonie s'ouvre et se ferme par un chant révolutionnaire : *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*. Au centre, nous trouvons la présence écrasante de Beethoven, avec la marche funèbre de la *Symphonie héroïque* et le finale de la *Symphonie avec chœurs*. Enfin, engoncé dans ce prestigieux programme, c'est le prélude de *Messidor*, d'Alfred Bruneau, qui se fera entendre : tout cela interprété par l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire (renforcé par les cuivres de la Garde Républicaine) et les chœurs de l'Opéra de

16 Alfred Bruneau, *À l'ombre d'un grand cœur*, op. cit., p. 224.

17 *Le Monde*, 24 juin 2003.

18 Alain Pagès, *Émile Zola, De J'accuse au Panthéon*, op. cit., p. 313.

19 Michel Drouin, *Zola au Panthéon, la quatrième affaire Dreyfus*, Perrin, 2008, p. 109.

Paris, sous la direction de Georges Marty. Michel Drouin précise que, au total, ce sont 250 artistes qui se produisent ce jour-là²⁰.

► *La Marseillaise*

L'hymne national est bien évidemment incontournable dans ce type de cérémonie. Elle s'était déjà fait entendre le 12 avril 1908, à Suresnes, jouée par la musique du 89^e régiment d'infanterie, lors de l'inauguration d'un monument dédié à la gloire de Zola. Cérémonie préliminaire à celle du Panthéon, la musique y tenait déjà une part prépondérante. À l'hymne national et aux discours officiels, répondait la musique d'Alfred Bruneau (*Messidor, La Faute de l'abbé Mouret*) et, surtout, le chœur des ouvrières élèves du Conservatoire populaire de Mimi Pinson, fondé en 1902 par le compositeur Gustave Charpentier et dont il dirige en ce moment solennel un hymne en l'honneur de Zola, sur des paroles de Saint-Georges de Bouhélier. Charpentier, le musicien de Montmartre, auteur de l'opéra *Louise*, était un proche de Bruneau et de Zola. Sa présence est ici toute symbolique (il travaillera, jusqu'à l'âge de 96 ans, à la diffusion du théâtre lyrique naturaliste).

La Marseillaise prend également une résonance toute particulière aux oreilles de Bruneau qui, à ce même moment, s'essaye à mettre en musique le premier tome des *Rougon-Macquart : La Fortune des Rougon*. Dans le livret qu'il écrit lui-même d'après ce roman, Bruneau met en exergue cet épisode fameux de la *Marseillaise* qui se trouve dans les premières pages du roman :

Quand les derniers bataillons apparurent, il y eut un éclat assourdissant. La *Marseillaise* emplit le ciel, comme soufflée par des bouches géantes dans de monstrueuses trompettes qui la jetaient, vibrante, avec des sécheresses de cuivre, à tous les coins de la vallée. Et la campagne endormie s'éveilla en sursaut; elle frissonna tout entière, ainsi qu'un tambour que frappent les baguettes; elle retentit jusqu'aux entrailles, répétant par tous ses échos les notes ardentes du chant national. Alors ce ne fut plus seulement la bande qui chanta; des bouts de l'horizon, des rochers lointains, des pièces de terre labourées, des prairies, des bouquets d'arbres, des moindres broussailles, semblèrent sortir des voix humaines; le large amphithéâtre qui monte de la rivière à Plassans, la cascade gigantesque sur laquelle coulaient les bleuâtres clartés de la lune, était comme couvert par un peuple invisible et innombrable acclamant les insurgés; et, au fond des creux de la Viorne, le long des eaux rayées de mystérieux reflets d'étain fondu, il n'y avait plus un trou de ténèbres où des hommes cachés ne parussent reprendre chaque refrain avec une colère plus haute. La campagne, dans l'ébranlement de l'air et du sol, criait vengeance et

20 *Ibid.*, p. 91.

liberté. Tant que la petite armée descendit la côte, le rugissement populaire roula ainsi par ondes sonores traversées de brusques éclats, secouant jusqu'aux pierres du chemin²¹.

Dix ans plus tard, comme en écho, cette même *Marseillaise* sera chantée par Marthe Chenal pour célébrer la fin de la Grande Guerre. La « diva flamboyante » était une amie des Bruneau. Elle possédait une maison de campagne à Villers-sur-Mer, non loin du Paradou, la propriété des Bruneau. Si elle incarna l'Angélique du *Rêve*, à l'Opéra-Comique, en 1914, elle fut immortalisée dans un costume tricolore, chantant la *Marseillaise*. Ce costume fut d'ailleurs confectionné par les soins de Philippine Bruneau. Au soir de l'armistice de novembre 1918, elle fut pressée d'interpréter l'hymne national au balcon de l'Opéra.

► Le prélude de *Messidor*

La suite du programme laisse naturellement la place à la musique de Bruneau. *Messidor* est le premier opéra composé sur un livret en prose de Zola. Et ce n'est que justice que cette musique se fasse entendre en ce lieu. En effet, cet opéra, créé en 1897, fut rapidement retiré de l'affiche à cause de l'engagement de Zola dans l'affaire Dreyfus. C'est ainsi une sorte de revanche que s'offre Bruneau en réponse à ce qui s'était passé une décennie plus tôt. Bruneau s'en souvient en ces termes :

J'éprouvai une émotion profonde en apprenant que l'admirable compagnie instrumentale et mon éminent condisciple alors à sa tête, interpréteraient un fragment de l'ouvrage où, onze ans auparavant, Zola et moi, nous avions affirmé nos sentiments de commune affection²².

Mais, l'interprétation de *Messidor* revêt également une valeur éminemment politique. En effet, cet opéra voit s'affronter les classes sociales : le peuple contre le patronat. Et c'est une « erreur judiciaire » qui, finalement, est la trame de cette dénonciation sociale : le patron de l'usine, Gaspard, est accusé d'avoir tué le mari de Véronique. Finalement, les circonstances du drame amèneront le véritable assassin, Mathias, à se dévoiler, Gaspard étant alors « réhabilité ». Comme Zola l'écrit dans *Le Figaro* en 1897 : « Mathias avoue, et il dit sa haine, son désir de destruction, et il finit par confesser dans un emportement dont il n'est plus le maître, que c'est lui qui a poussé, qui a tué l'homme de Véronique,

21 Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, p. 27.

22 Alfred Bruneau, *À l'ombre d'un grand cœur*, op. cit., p. 224-225.

pour lui voler le morceau d'or. Le gouffre est là. Véronique, grandie, terrible, l'y pousse à son tour, marchant à lui telle que l'inévitable et souveraine justice²³. » Terrible mise en abyme de l'affaire Dreyfus alors que celle-ci n'existe pas encore pour Zola. Au Panthéon, la musique de *Messidor* prend ainsi une résonance toute particulière. Et, sans vouloir faire des liens injustifiés avec le discours de Gaston Doumergue, soulignons tout de même le parallèle entre le discours du ministre et le symbole véhiculé par *Messidor*, l'opéra de la moisson des idéaux sociaux semés par son auteur dans toute son œuvre romanesque : « C'est à l'héroïsme qu'elles lui ont inspiré que nous avons voulu rendre hommage ; notre conscience est assurée que l'avenir, qui verra se lever la moisson de bonté, d'équité et d'espérance infinie qu'il a aidé à semer, le ratifiera en s'y associant²⁴. »

► La marche funèbre de la *Symphonie héroïque*, n° 3

On a souvent considéré que Zola n'avait que très peu d'intérêt pour la musique. S'il n'était pas un adepte des opérettes d'Offenbach, il était en revanche beaucoup plus admiratif du souffle épique de la musique de Berlioz ou de Beethoven. On se souvient de ce passage de *L'Œuvre* dans lequel Gagnière crie son admiration pour le maître allemand :

Haydn, c'est la grâce rhétoricienne, une petite musique chevrotante de vieille aïeule poudrée... Mozart, c'est le génie précurseur, le premier qui ait donné à l'orchestre une voix individuelle... Et ils existent surtout, ces deux-là, parce qu'ils ont fait Beethoven... Ah ! Beethoven, la puissance, la force dans la douleur sereine, Michel-Ange au tombeau des Médicis ! Un logicien héroïque, un pétrisseur de cervelles, car ils sont tous partis de la symphonie avec chœurs, les grands d'aujourd'hui²⁵ !

Avant d'entendre cette symphonie, c'est la marche funèbre de la *Symphonie héroïque* qui est interprétée. Cette symphonie fut d'abord dédiée à Bonaparte, que Beethoven admirait pour ses idéaux révolutionnaires. Beethoven retira cette dédicace lorsque Bonaparte se fit couronner empereur. Il dédia alors son opéra « en mémoire d'un grand homme ». La symphonie fait ainsi écho à la phrase inscrite au fronton du Panthéon : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ». La marche funèbre de cette symphonie est d'ailleurs com-

23 Émile Zola, *Messidor*, article paru dans *Le Figaro* et cité par Alfred Bruneau, *À l'ombre d'un grand cœur*, op. cit., p. 97.

24 Gaston Doumergue, discours prononcé au Panthéon, paru dans le *Journal officiel* du 5 juin 1908, coll. Puaux-Bruneau.

25 Émile Zola, *L'Œuvre*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. IV, p. 199-200.

munément jouée, au ^{xx}e siècle, lors de cérémonies commémoratives (obsèques de Roosevelt, de Toscanini ou lors de la cérémonie commémorative qui suivit le massacre de Munich durant les Jeux Olympiques de 1972). Si les premières mesures sont tristes et mélancoliques comme il sied à une telle cérémonie, la suite du mouvement se révèle plus enjouée, donnant une tonalité moins triste à ce moment solennel.

► **Le finale de la *Symphonie avec chœurs***

Après le discours de Gaston Doumergue, c'est le final de la 9^e *Symphonie* de Beethoven qui est entonné. La musique, rappelant, par sa structure mélodique, les accents de la musique révolutionnaire, ainsi que le poème de Schiller, revu et corrigé par Beethoven, correspondent parfaitement aux idéaux humanistes véhiculés par l'auteur de « J'accuse...! » et célébrés au Panthéon. On se souvient en effet que, vers 1810, à Bonn, l'*Ode à la Liberté*, devenue l'*Ode à la Joie*, était entonnée dans les milieux étudiants sur la mélodie de la *Marseillaise*. Portant des symboles universels et atemporels, l'hymne se veut un appel à la réconciliation des hommes : « Tous les hommes deviennent frères » / « Unissez-vous, multitudes ! » Cri optimiste, alors même que les violentes oppositions qui sont nées de l'affaire Dreyfus ne sont toujours pas apaisées. Et souvenons-nous des dernières strophes de l'hymne qui font forcément écho à ce qu'ont vécu les personnes présentes dans l'assemblée du 4 juin 1908. Elles sont un véritable appel à l'unité nationale :

Joie, Fille de l'Élysée !
 Tes charmes rassemblent
 Ce que la vogue avait durement séparé.
 Tous les hommes deviennent frères,
 Là où s'attarde ton aile clémente.

Que ce baiser du monde
 Vous embrasse, multitudes !
 Frères – au-dessus de la voûte étoilée
 Doit demeurer un tendre Père.

► **Le Chant du Départ**

Enfin, comme nous l'avons dit, c'est un autre chant révolutionnaire, *Le Chant du Départ*, qui vient clore la cérémonie, avant la sortie de l'assistance et le défilé militaire qui prend place rue Soufflot. L'idée révolutionnaire est ainsi un fil conducteur, depuis *La Marseillaise* jusqu'à *Messidor* et la musique de

Beethoven. Mais il faut, une fois encore, s'attacher au texte que nous avons peut-être oublié même si nous avons encore en tête la musique de Méhul. En effet, rappelons-nous le refrain écrit par Marie-Joseph Chénier : « La République nous appelle. Sachons vaincre ou sachons périr. Un Français doit vivre pour elle, Pour elle, un Français doit mourir ». L'adjectif de nationalité n'est-il pas un pied de nez aux attaques qui ont été menées contre Zola, l'« italianasse », comme on a pu le qualifier de son vivant. Définitivement, Zola s'inscrit dans la mémoire nationale française, dans cet hymne qui couronne les combattants. Ceux qui ont combattu par le feu et par l'épée. Ceux qui, à l'image de Zola, ont défendu la République par la plume : « Les républicains sont des hommes, / Les esclaves sont des enfants ».

L'hommage est ainsi complet. Par la musique, le comité d'organisation de la cérémonie du Panthéon a résolument placé Zola dans le camp des révolutionnaires, au sens de ceux qui ont fait avancer la République et l'idéal de Liberté et de Justice.

À l'issue de la cérémonie, Alfred Bruneau, avec beaucoup d'émotion, assiste, au milieu de quelques proches, à la descente du cercueil dans le caveau :

La pierre définitivement scellée, nous y amoncelâmes nos fleurs et, d'un pas défaillant, nous regravâmes, guidés par la petite lanterne tremblante que vous savez, l'escalier tortueux dont je vous ai signalé l'horrible tristesse. Un soleil aveuglant incendiait le sol, inondait Paris de ses flammes vivantes ; tous les cœurs s'embrasaient. Quittant le Panthéon, j'adressai du regard un suprême adieu à Zola. Le faite de l'édifice étincelait : j'y lus ces mots : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante »²⁶.

Revenu à la rue, Bruneau pourra constater de quelle manière moins officielle et policée on s'empare de l'événement. Frédéric Robert rappelle les chansons qui avaient cours à l'époque dans les cabarets parisiens. D'un côté, Lucien Moynot, sur l'air de *Fanchon*, écrit ces paroles hostiles, bien que non violentes, à la panthéonisation : « La France est haletante / Et Zola dans l'attente... / Le mettra-t-on au Panthéon ? / Dans cette mascarade / Où gît cet auteur génial / Moi j'y mettrai de Sade / Je suis original²⁷ ».

De l'autre côté, c'est Marius Réty qui écrit cet « Honneur à Zola », sur l'air du *Noël des Gueux*, dont le dernier couplet est un hymne à la gloire de Zola :

26 Alfred Bruneau, *À l'ombre d'un grand cœur*, op. cit., p. 229.

27 Frédéric Robert, *Zola en chansons, en poésies et en musique*, Mardaga, 2001, p. 166.

Génie immortel couronné de gloire,
 Ton nom dans nos cœurs toujours vibrera,
 Le fier Panthéon, temple de l'histoire,
 Crie à l'univers : « Gloire à Zola »²⁸

Évoquons, en conclusion, les années qui suivirent la panthéonisation de Zola du point de vue d'Alfred Bruneau. Ceci afin de montrer avec quelle constance le compositeur sut rendre hommage à l'ami disparu, que ce soit dans ses œuvres musicales et littéraires ou au cours de manifestations officielles à Médan ou au Panthéon. Dans une lettre du 30 septembre 1908, adressée à Fernand Desmoulin, Alfred Bruneau rend compte, avec beaucoup d'émotion, d'une visite qu'il vient d'effectuer au Panthéon :

Nous sommes allés hier au Panthéon déposer sur notre chère tombe des fleurs que nous avons apportées du Paradou. Il nous semblait que tu étais avec nous et nous t'avons associé à nos sentiments. J'ai revécu là, en un instant, les six dernières années, la nuit émouvante et la journée tragique du 4 juin. Tout de même, nous ne sommes pas aussi complètement vaincus que tu le dis. Zola repose dans sa gloire. Les gens qui défilent devant lui par milliers jettent à travers la grille fermée, en passant, des brins de feuillages, des petites marguerites que le concierge, chaque soir, ramasse et met sur le tombeau. Pas un mot irrespectueux n'a été proféré là depuis trois mois. Nous avons assisté à la descente des visiteurs dans les caveaux. Quand le gardien, après avoir nommé, au milieu de l'indifférence complète de ceux qui le suivent, Lazare Carnot, Sadi Carnot, La-Tour d'Auvergne, Baudin, Victor Hugo, crie : « Ici est la sépulture d'Émile Zola », la foule fait : « Oh ! » et se précipite pour regarder la pierre. Au loin, déjà, on entend les voix qui évoquent le souvenir de M. et Mme Berthelot. Personne ne bouge de l'endroit où est Zola, ne s'arrache à sa contemplation. Cela m'a remué le cœur²⁹.

Jusqu'à son dernier souffle, Alfred Bruneau se défendra de vouloir accaparer la mémoire de son ami Zola. En 1912, il refuse même, avec indignation, de prononcer un discours dans le caveau du Panthéon, repoussant, je cite, les « manifestations bruyantes, ridicules et pénibles, si contraires à l'esprit de Zola³⁰ ». À cette même époque, il se refuse même à publier un ouvrage de souvenirs qu'il finira par faire paraître en 1931, craignant de trop se mettre en avant, au détriment des autres amis proches de Zola. Pourtant, le 4 juin 1933, un an avant sa mort, Alfred Bruneau accepte, à la demande de Denise et Jacques, de prononcer un discours dans le caveau 24, pour le vingt-cinquième

28 *Ibid.*, p. 170.

29 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 30 septembre 1908, coll. Puaux-Bruneau.

30 Lettre d'Alfred Bruneau à Fernand Desmoulin, 5 octobre 1912, coll. Puaux-Bruneau.

anniversaire de la panthéonisation. Nous possédons ces photographies prises dans la crypte, Bruneau vieilli s'avancant solennellement vers le tombeau puis, tenant quelques feuillets à la main, se souvenant du cher disparu. C'est au Panthéon qu'il rendit son ultime hommage à Émile Zola.

(Centre Zola, ITEM, CNRS)

